

PROLOGUE

Irene

La route de Gibellina, crépuscule, 23 mai 1968

Enzo descend de la voiture en claquant la portière derrière lui.

Sur le siège passager, je relève le col de mon manteau pour me protéger du froid qui tombe. Le soleil sombre rapidement, et l'ombre des montagnes s'étend sur le paysage ; l'obscurité engloutit les rochers, les arbres, les recouvre comme une couverture. Le monde disparaît si facilement.

Enzo a soulevé le capot et examine le moteur à la lumière de son briquet. Il fait semblant. Mon mari est vendeur de thon en boîte, pas mécanicien.

Je ne vois rien à cause du capot levé. Je ne sais pas ce qu'il fabrique, mais je l'entends s'écrier « Aïe ! », puis quelque chose tombe par terre ; il s'est brûlé les doigts et a lâché le briquet.

— Tu comprends le problème, Enzo ?

— Attends, répond-il.

Sans le rugissement du moteur de la Spider, la soirée est silencieuse. Pas de cigales, pas de chants d'oiseaux, rien.

Le paysage est désolé. Nous sommes seuls, Enzo et moi, au milieu des collines, de la rocaïlle et des quelques oliviers ayant survécu au séisme, qui tendent leurs bras noueux vers les cieux. Derrière nous, les ruines noires et crevassées de Gibellina sont une plaie ouverte sur un ciel rouge sang.

Et les ténèbres avancent.

La lettre de Maddalena Borgata à April Cobain

10 juillet 2003

Villa Alba

Trapani, Sicile

Ma chère April,

C'est ta vieille amie, Maddalena, qui t'écrit de Sicile.

J'ai une grande faveur à te demander. Je sais que je n'ai pas le droit de te réclamer quoi que ce soit, mais je suis désespérée et n'ai personne d'autre vers qui me tourner.

L'animateur de l'émission de télévision Cold Case, Milo Conti, enquête sur la disparition de ma belle-mère anglaise, Irene.

Je suis sûre que tu te souviens de nos conversations à son sujet – et de la séance de spiritisme dans le dortoir de l'école !

Irene a disparu en mai 1968 et nous n'avons trouvé aucune trace d'elle depuis lors. Nous sommes sans nouvelles. Personne ne sait si elle est morte ou vivante, mais le pire est à craindre. Au moment de

sa disparition, Papa a été soupçonné d'être responsable, mais il n'y avait pas de preuve de sa culpabilité ou de son innocence. Le corps n'ayant pas été retrouvé, l'affaire a été classée.

Les enquêteurs de Conti scrutent le passé de Papa depuis un moment et, cette semaine, Conti a confirmé que mon père est au cœur de cette nouvelle investigation.

Je n'avais que cinq ans quand Irene est arrivée dans ma vie, et dix quand elle en est sortie. Je me rappelle très bien la dévastation que cela a été pour ma famille. Je connais mon père et je l'aime, et toi aussi, tu le connais assez bien – n'est-ce pas, April ? – pour savoir qu'il ne ferait pas de mal à une mouche, et encore moins à quelqu'un qu'il aime.

S'il te plaît, ma chère amie, viens en Sicile et découvre ce qui est arrivé à Irene avant que Conti ne mette en cause mon père. Il aurait droit à un procès à la télévision, et il ne s'en remettrait pas. Je sens que cela l'affecte déjà. Il est d'humeur maussade et j'ai peur pour lui.

Cela me fait bizarre de t'écrire après tout ce temps, mais je pense souvent à toi en me demandant comment tu vas, si tu es heureuse et ce que tu fais. Arrives-tu à croire qu'il s'est écoulé tant d'années depuis notre dernière rencontre ?

Ça n'a pas été facile de te retrouver ! Grâce à mes talents de détective, j'ai fini par dénicher une amie à toi, Roxanne Graden, du commissariat d'Avon et Somerset. Elle m'a expliqué au téléphone que tu avais quitté la police, et elle n'a pas voulu me donner ton adresse, mais m'a assuré qu'elle s'arrangerait pour que tu reçoives cette lettre. Elle m'a aussi parlé

de Cobain. J'ai été bouleversée d'apprendre qu'il était mort, April, et je t'envoie mes sincères condoléances.

Merci d'avance, du fond de mon cœur.

Con un sacco di bacci.

Ton amie, Maddalena

P.-S. : Je pense souvent à ce qui s'est passé à Bangkok, et aujourd'hui encore, j'en éprouve une profonde honte. Je suis désolée, April. Vraiment désolée.

— **A**lors, qu'est-ce qu'elle raconte ? demanda l'amie d'April, Roxanne.

Elle était venue chez April lui apporter la lettre en promenant son chien. Elle portait des baskets sales, un legging taché de boue, une veste de la poche de laquelle pendait un sac à crottes, et avait encore une bouteille de rosé McGuigan à la main. Le chien, Lexter, un Labradoodle, buvait bruyamment dans le bol qu'April lui avait fabriqué dans un atelier de poterie. Roxie sortit deux verres du placard de la cuisine et déboucha la bouteille.

April posa la lettre sur le comptoir.

— Maddalena-la-Psychopathe me demande d'aller en Sicile pour l'aider à savoir ce qui est arrivé à sa belle-mère, qui a disparu il y a trente-cinq ans. Elle a peur que son père soit accusé de l'avoir tuée par une grosse émission télé qui enquête sur d'anciens faits divers.

— En Sicile ? Je peux venir avec toi ?

— Tu peux y aller à ma place. Je n'irai pas.

— Sérieusement, April ? Pourquoi ?

— Je n'ai pas parlé à cette dingue depuis une éternité. Et je ne suis pas détective privé. Je ne travaille pas sur facture.

— Elle ne veut pas t'engager, elle veut que tu aides son père.

April haussa les épaules.

Roxanne remplit les verres de vin et en tendit un à April. Puis elle déchira du sopalin, le laissa tomber par terre et essuya d'un mouvement de pied circulaire les éclaboussures laissées par Lexter.

—Elle m'a eu l'air parfaitement rationnelle au téléphone, dit-elle.

—Les psychopathes n'ont pas toujours l'air de l'être, c'est le principe.

—Pas faux, admit Roxanne en buvant une gorgée de vin. Mais pourquoi ne pas aller en Sicile pour en savoir plus ? Ce sera une aventure. Et ça te sortira de chez toi.

April sentit que Roxanne voulait la secouer, l'arracher à son inertie. Son regard alla se perdre par la fenêtre sur le jardin à l'arrière de la maison. Les roses que Cobain avait plantées poussaient n'importe comment, retournant à leurs origines sauvages. Elle se disait toujours qu'elle devrait les tailler, mais ne trouvait jamais l'énergie pour le faire.

—Et pourquoi la traites-tu de psychopathe ? demanda Roxie.

—On a eu une grosse dispute en Thaïlande quand on avait dix-huit ans. On fréquentait chacune un mec. Elle n'aimait pas le sien, alors que le mien me plaisait vraiment.

—Cobain ?

—Oui. Elle m'a demandé d'arrêter de le voir, et j'ai dit que je le ferais, mais... je n'ai pas arrêté. Elle nous a trouvés ensemble à l'auberge de jeunesse et, je te jure, Roxie, elle a pété les plombs ! Cobain a dû la sortir de la chambre et nous barricader. Et même là, elle a continué à hurler en cognant contre la porte. Le manager a dû venir la calmer, et ensuite, il nous a tous foutus dehors.

—Merde.

—On a eu de la chance de ne pas se faire arrêter. On est revenues en Europe par le même avion, mais ensuite, chacune a suivi son chemin.

—Et c'est la première fois qu'elle te redonne des nouvelles ?

—La première fois, non. Son père a essayé de nous réconcilier quelques mois plus tard. Il a fait venir Maddalena à Londres pour qu'on aille se promener à la National Portrait Gallery avant de dîner ensemble. J'imagine qu'il pensait que ce serait comme au bon vieux temps.

—Et ça n'a pas été le cas ?

—J'ai annulé.

—Alors qu'ils étaient venus jusqu'ici ?

—J'étais incapable d'avoir Maddi en face de moi. Je n'arrivais pas à oublier ce qu'elle avait fait. J'ai eu des marques sur le cou pendant des semaines après ce qu'elle m'avait fait, on voyait la trace de ses doigts. Et cette explosion de violence... je ne pouvais pas l'oublier. Les gens normaux ne perdent pas le contrôle comme ça. Ils n'attaquent pas leurs amis.

—C'est toi qui l'as laissée tomber pour un garçon.

—Je ne l'ai pas laissée tomber ! OK, je lui ai menti, mais j'étais une gamine. Je n'avais aucune intention de la blesser. Cobain et moi, on avait décidé d'emménager ensemble à ce moment-là, et j'étais sûre qu'elle ne l'accepterait pas. Je pensais parfois à lui écrire ou à l'appeler, mais une année est passée, et je me suis dit « Tant pis, on va se perdre de vue ». Et maintenant, ça...

Elle désigna la lettre d'un hochement de tête.

—Et j'avoue qu'elle a touché un point sensible, parce que j'aimais beaucoup son père, Enzo. Je

passais mes étés avec Maddi et lui dans leur maison de vacances en Sicile. Il a toujours été adorable avec moi, comme un père adoptif, alors que mon propre père était absent.

—Tu ne le crois pas capable d'agresser sa femme ?

—Non.

Elle laissa planer un court silence avant de continuer :

—Enfin, il était hanté. Quand on était en vacances et que des gens l'invitaient à boire un verre ou à faire du bateau, il déclinait toujours. Il disait que c'était pour s'occuper de Maddi et moi, mais il y avait autre chose. Je le voyais dans son regard.

—Tu voyais quoi ?

—La souffrance. Elle lui manquait. Sa femme, Irene. Il en parlait rarement, mais chaque fois qu'il le faisait, il changeait, il s'animait. Ça se voyait qu'il l'aimait vraiment.

Roxie se tut un moment. Puis elle dit :

—Tu es un peu comme le père de Maddalena, non ?

—Comment ça ?

—Tu ne peux plus aller de l'avant parce que tu es empêtrée dans ton deuil.

April soupira.

—Oui, tu as raison. Je n'arrive pas à imaginer la vie sans Cobain. Je ne veux pas d'une vie sans lui.

—Mais c'est ce que tu as, ma chérie, et personne ne peut rien y faire, pas même toi.

Roxie s'approcha d'April, debout devant la fenêtre, posa une main sur son épaule et l'attira contre elle.

—À un moment, April Cobain, tu devras prendre une grande inspiration et replonger dans la vie. C'est peut-être exactement ce qu'il te faut pour te relancer.

Dans le jardin, le vent faisait trembler les rosiers et emportait des pétales jaunes, blancs, roses. Quant aux tiges qui grimpaient aux arbres, April le savait, elles manquaient de direction et resteraient trop faibles pour fleurir. Il fallait qu'elle enfile ses gants et qu'elle sorte les tailler.